

Armand Niquille, une peinture belle comme un roman à clés

Beaux-arts Une biographie romancée du peintre fribourgeois revient sur les secrets de famille d'une vie où la peinture fut rédemption. Et à Charmey, une exposition permet encore quelques jours de s'émerveiller.

Christophe Passer

Christophe.Passer@lematindimanche.ch

Il ne reste que quelques jours pour aller visiter «De Fribourg à Charmey» en Gruyère. L'exposition présente une septantaine de tableaux, allant des paysages de Fribourg aux natures mortes ou à l'art sacré. Une façon assez complète d'entrer dans l'œuvre du peintre Niquille, à la fois cohérente et protéiforme.

Armand Niquille, mort en 1996 à 84 ans, est donc un peintre fribourgeois. Il faut encore le préciser car l'homme, austère, peu mondain, guère porté sur les vernissages et petits-fours, ne fit jamais le moindre effort pour sortir d'une géographie locale qui est aujourd'hui sa prison. Car c'est un peintre immense, qui croisa Balthus et Giacometti dans sa ville de mollasse et d'églises, et dont l'ombre portée continue de fasciner son canton, cela parfois jusqu'au fait divers. Une affaire de faux tableaux de Niquille, au début de cette année, a ainsi défrayé la chronique fribourgeoise. Plus qu'une anecdote, elle disait un marché demeurant demandeur, une admiration forte, et une rareté des pièces disponibles.

C'est aussi un drôle de vie que celle de cet homme-là. Et une passionnante biographie romancée, «Armand Niquille, artiste-peintre au cœur des cicatrices» (Editions de l'Hèbe) permet d'en savoir quelques chemins secrets. L'écrivain Claude Lueziior a fréquenté Niquille durant une quarantaine d'années, l'a regardé, admiré. Il a déjà écrit sur lui, participant notamment à l'un des ouvrages d'art consacré au peintre. «Je voulais aller plus loin. Dépasser l'image de cet homme à la silhouette haute, portant béret, et qui reste dans l'imaginaire fribourgeois une énigme», explique-t-il. Pour en éclairer quelques ombres bouleversantes, il s'est servi des livres ou manuscrits laissés par une parente parisienne partie à la recherche de leurs origines communes, de témoignages directs, d'écrits du peintre aussi. «Les dates, faits historiques, tout ça est le plus exact possible, bien sûr. J'ai romancé quelques dialogues auxquels je n'ai évidemment pas assisté. Et cette existence est tellement romanesque. Un ami m'a dit: ce que tu racontes est vrai parce que c'est précisément le monde de Niquille.»

Un secret de naissance

Le secret, dont Fribourg chuchotait le ragot en regardant passer l'artiste doux, est celui d'une naissance. Sa mère, Césarine, est au début du XXe siècle une modeste servante en une grosse et cossue maison de maître qui se donne des mines de «château», à Bourguillon, au-dessus de Fribourg. Ici, au début des années 1900, vit un comte, il a pour nom Raoul de Diesbach, famille de militaires glorieux. C'est un temps dur, à la fois si proche et lointain, où les maîtres exerçaient si facilement ce droit obscène qu'on disait lestement de cuissage. Césarine tombe enceinte. On renvoie cette fille en ville, elle fera la marchande, on la marie à un conducteur de trams, et Armand naît le 30 mars 1912. Il a 9 ans quand meurt son «père de tous les jours». Mais il a déjà l'âge des questions, les oreilles ouvertes aux canons, tout un gouffre à tenter d'illuminer sur ses racines, ses visions, et le dessin lui vient vite pour les dire.

Ce qu'il ne sait pas, Armand Niquille, c'est que Raoul de Diesbach a recommencé. Avec une Charlotte cette fois, que les «bonnes» sœurs de Cluny ont récupérée enceinte, à Paris. Une petite Yvonne y est née, trois ans après Armand. Elle demeura, malgré un bref retour à Fribourg, confite dans la honte du secret, elle aura cependant



Un «Nu sur fond gris» de 1961, emblématique de la sensualité du peintre. Photos: DR



«Cette existence est tellement romanesque»

Claude Lueziior,
écrivain

elle-même une fille, qui s'appellera Anne. Anne cherchera, à Paris, auprès de sa grand-mère et de sa mère. Anne fouillera, pour comprendre, les lieux, les noms, les mots étrangers, cet accent qui n'est pas la France. Anne trouvera.

Ce que raconte ce livre, avec une belle tendresse pour les gens, leurs errances, leurs questionnements, ce sont des cicatrices qui se croisent et se cherchent. Césarine et Charlotte. Armand et Anne. Et puis Dieu et l'art, aussi, si l'on admet que la peinture, à cette hauteur, à cette exigence, est transfiguration de la blessure. Sur la toile coule non pas de la couleur, mais de l'âme et du sang.

Armand Niquille se liera avec Fred de Diesbach, fils de Raoul et lui-même un peu peintre, durant sa jeunesse. Ils savent. Ils en parlent un peu. Ils se reconnaissent. Armand ne revendique rien, il veut juste comprendre qui il est: un bâtard, ce *nihil*, mot latin qui est le néant, ou Niquille?

Et puis un jour, l'irruption d'Anne Dubos dans son atelier. Anne, qui est allée à Bour-

guillon depuis Paris, qui a regardé des cartes, qui a vu les tombes autour de la chapelle du village. Anne qui raconte à Armand ses rêves étranges et récurrents depuis si longtemps: un cheval blanc, une allée vers un portail, une rivière. Et Niquille qui lui montre un tableau qui raconte cela, tout y est, déjà peint, comme un mystère révélé.

«Je ne suis pas critique ou historien d'art», raconte Claude Lueziior. «Et il y a donc un aspect romanesque dans l'interprétation de ce tableau, qui est sur la couverture du livre. Mais c'est une lecture possible.»

Ce livre rend grâce, ainsi. A des enfants qu'on disait naturels, et qui ont cherché la vérité, pour survivre et peut-être réparer. Depuis la parution, de nombreuses réactions positives, voire de détails nouveaux qu'on lui a racontés, ont ému Lueziior: «J'ai par exemple appris que lorsqu'Anne Dubos est décédée, à Paris, le grand journaliste Roger de Diesbach, un descendant de la famille, s'est rendu aux funérailles.»

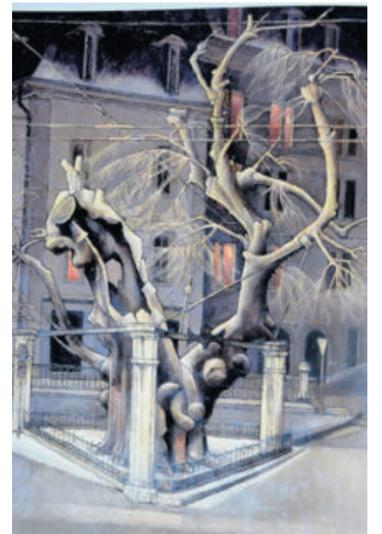
Et surtout, il y a la lumière sur l'artiste,



Armand Niquille (1912-1996), le peintre fribourgeois à l'éternel béret.



«Le Christ ensanglanté», 1975



«Le vieux tilleul de Morat», 1979

sur la rédemption du secret par l'œuvre. Cet homme en béret, professeur de dessin au Collège Saint-Michel, qui faisait de ses cours une fête de la liberté. Cet homme dont la première exposition importante, en 1966, sidéra une ville découvrant l'intensité et la force d'une œuvre mystique, à la fois imprégnée de Byzance et de la Flandre, tendue vers le ciel d'une cathédrale, sensuelle aussi dans ses nus, et où la neige sur les toits figeait une énigme. Le temps fait son œuvre et éclaire, comme on peut encore s'en émerveiller à Charmey: Armand Niquille était le plus grand peintre fribourgeois du monde. ●



A lire
«Armand Niquille, artiste-peintre au cœur des cicatrices», Ed. de l'Hèbe.

A voir
«Armand Niquille, de Fribourg à Charmey», Musée de Charmey, jusqu'au 29 novembre, www.musee-charmey.ch